

TRANSMISSION, LOYAUTÉS ET MALTRAITANCE À ENFANTS

Emmanuel de Becker

Office de la naissance et de l'enfance (O.N.E.) | *Carnet de notes sur les maltraitances infantiles*

2015/1 - N° 1
pages 6 à 27

ISSN 2295-5518

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-carnet-de-notes-sur-les-maltraitances-infantiles-2015-1-page-6.htm>

Pour citer cet article :

de Becker Emmanuel, « Transmission, loyautés et maltraitance à enfants »,
Carnet de notes sur les maltraitances infantiles, 2015/1 N° 1, p. 6-27.

Distribution électronique Cairn.info pour Office de la naissance et de l'enfance (O.N.E.).

© Office de la naissance et de l'enfance (O.N.E.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

TRANSMISSION, LOYAUTÉS ET MALTRAITANCE À ENFANTS

Emmanuel de Becker, pédopsychiatre,
équipe SOS Enfants-Famille des Cliniques Universitaires Saint-Luc

Pourquoi, dans certains cas, la maltraitance intrafamiliale à l'égard des enfants se répète-t-elle ? Comment, dans certains systèmes familiaux, elle s'interrompt et laisse place au respect de soi et de l'autre et, de la sorte, à l'adéquation des liens ? Il y a lieu, dans la perspective d'une meilleure compréhension des systèmes dits maltraitants, d'approfondir les concepts de transmission et de loyauté. S'il y a nécessairement transmission, la loyauté entre les générations n'est guère toujours repérable à la première analyse des enjeux systémiques. L'article, en se basant sur la clinique d'une équipe spécialisée dans les situations de maltraitance à enfants, parcourt les nombreuses interrogations que le phénomène de répétition suscite, et ce, en épinglant des éléments de fragilité individuelle, familiale et sociale. Notre réflexion s'appuie sur une approche psychodynamique de l'humain, essentiellement à partir des références systémiques et analytiques.

Mots-clés : Maltraitance à enfants – Transmission – Loyauté – Violence – Répétition

Aujourd'hui, quand on prend en considération les phénomènes humains, les concepts de transmission, de répétition ainsi que de loyauté, sont largement étudiés (Ancelin-Schutzenberger, 1999 ; Visart, 2006). Sur le « terrain » professionnel, il en est de même ; ainsi, dans le champ de la maltraitance, il est classique d'entendre que celui ou celle qui a été maltraité durant sa propre enfance adoptera un comportement maltraitant à l'égard de ses enfants (Tisseron, 2004).

Si la plupart des cliniciens se défendent d'une forme de causalité linéaire dans leur compréhension, on considère encore que celui qui, un jour, a été abusé, deviendra à son tour, abuseur. C'est d'ailleurs en s'appuyant sur ces observations, voire des impressions cliniques, que voient le jour des programmes éducatifs préventifs et que s'établissent des structures d'accompagnement, dans une visée de prévention secondaire ; secondaire dans le sens où il y aurait lieu d'aider des familles fragilisées, perçues comme menacées ou encore à risque (Ausloos, 2004 ; ONE, 2005).



Corollaire à cette pensée préventive, on a vu apparaître des courants thérapeutiques mettant l'accent sur l'énergie professionnelle à déployer pour soutenir l'émergence des ressources des familles en difficulté (encourager la « bientraitance »), en évitant prudemment d'alimenter les prédictions négatives issues du champ sécuritaire. Pour illustrer ce dernier aspect, prenons simplement un point qui a fait couler beaucoup d'encre, celui des éléments d'observation des enfants en crèche et ce que certains cliniciens en considèrent comme facteurs prédictifs d'une future psychopathologie.

Toutefois, si on étudie l'anamnèse des adultes agresseurs sexuels, surtout quand ils sont intrafamiliaux, il n'est pas rare de tomber sur des contextes de carence grave, de négligence, d'abandon, voire de maltraitance. Les professionnels, qu'ils soient du champ de l'aide, du soin, ou qu'ils appartiennent aux structures judiciaires, en savent quelque chose. Des liens existent entre la réalité du terrain, la clinique de la maltraitance et certains concepts de fonctionnements humains, individuels et collectifs.

Mais, comment se faire une idée et se situer dans ces questions de répétitions, de traumatismes, de transmission et de loyauté ? Car, après tout, la maltraitance à l'égard des mineurs d'âge existe plus que jamais dans nos contrées occidentales pourtant pourvues de législations spécifiques et d'équipements professionnels spécialisés. Mais, là encore, il nous faut relativiser, car il est clair que la « médiatisation tous azimuts » de notre époque lève le voile sur ce qui, hier, demeurait non-dit et sous le joug du chef de famille.

Si chaque situation humaine individuelle, familiale, détient sa singularité propre, on ne peut pas ne pas prendre en considération certaines « forces » qui transcendent les sujets et les conduisent à répéter des actes appris, voire subis. Ces forces participent au phénomène humain à dimension historique que représente la répétition. Celle-ci comporte des zones occultées, masquées dont l'origine, toujours complexe, a été étudiée par bien des auteurs, qu'ils soient anthropologues, sociologues ou psychologues (Gabel, 1992). Mais, même avec l'éclairage de ces pertinentes lectures, l'épreuve de la clinique demeure frustrante, tant l'humain semble bien moins libre qu'il ne le pense : l'homme reproduit ce qu'il a précédemment vécu. Évidemment, il existera toujours des exceptions, des « chemins de traverse », qui montrent que l'on peut agir autrement... (Mugnier, 1999).

Certains, s'appuyant sur leur tempérament et/ou leur prise de conscience, bénéficiant éventuellement d'un accompagnement psychothérapeutique, veulent précisément se démarquer et orienter différemment leur destin, c'est-à-dire poser un acte en se différenciant, en se positionnant autrement par rapport au fil qui trace leur histoire (Janin, 1996). Là encore, une remarque s'impose : se démarquer, « réussir une résilience », demande une énergie psychique non négligeable qui, en contrepartie, exigera un « prix à payer » (Brissiaud, 2001). La consultation pour adultes se compose ainsi de



souffrances en lien avec des expériences traumatiques infantiles ayant été peut-être dépassées dans le sens de la gestion opératoire, mais pas assez nommées, voire reconnues par le sujet lui-même et/ou son entourage.

Partons de l'enseignement de la clinique et plus spécifiquement de ce que nous apprend l'expérience d'une équipe spécialisée dans les situations de maltraitance à enfants. Ces entités autonomes, nommées et reconnues par la législation belge comme équipes SOS-Enfants, œuvrent depuis vingt-cinq ans pour dépister et mettre fin à la maltraitance en proposant une approche médico-psycho-sociojuridique des enfants et de leur entourage sociofamilial (ONE, 2005). Elles réalisent des évaluations et assurent, au cas par cas, un accompagnement thérapeutique. Les constatations que les professionnels de ces équipes réalisent croisent les données issues de la littérature. Il ne s'agit nullement d'établir une liste exhaustive de critères stigmatisants qui autoriserait d'aucuns à pointer tel ou tel système familial ! La perspective consiste à attirer l'attention sur certains paramètres de fragilités, individuelles, familiales et sociales. Il est toutefois clair que plus une famille regroupe des éléments de vulnérabilité, plus le risque existe de voir apparaître une « maltraitance ». Une autre interrogation surgit encore : où commence un lien maltraitant... versus une « bientraitance » ? Nombre d'ouvrages se sont penchés sur la question en constatant l'existence d'une vaste zone d'interprétations et de subjectivité (Brissiaud, 2001 ; Cirillo, Di Blasio, 1992 ; Marcelli, 2003).

Poursuivons et épinglons ces facteurs de vulnérabilité qui, s'ils sont cumulés, vont vraisemblablement participer, voire précipiter la répétition de maltraitance. Soulignons que les facteurs qui incitent à ce que les actes de maltraitance à l'égard des mineurs d'âges soient répétés sont pluriels, diversifiés et doivent être considérés comme des facteurs de risques et non être lus comme des « certitudes prédictives ». Parmi celles-ci, nous développons des éléments de la lignée psychoaffective, relationnelle, contextuelle, en nous rattachant aux deux fils rouges que représentent les concepts de loyauté et de transmission.

À travers cette réflexion, nous nous interrogeons sans toutefois apporter de réponses définitives ou réellement satisfaisantes ; tout au plus, tentons-nous d'approcher une meilleure compréhension des « systèmes maltraitants ». Car, après tout, comment un enfant peut-il ne pas être loyal à ses parents ? Comment peut-il déjouer l'histoire et ne pas la répéter ?...

Si chaque « événement maltraitant » est unique en soi et ne peut être réduit à un type de lecture référentiel, nous engageons ici une réflexion générale sur les individus et systèmes pris dans les interactions maltraitantes sans différencier les formes d'inadéquations. C'est ainsi que seront évoquées aussi bien la maltraitance physique, psychologique, sexuelle que la négligence grave, une base commune émergeant par les aspects de non-respect des besoins élémentaires du mineur d'âge et d'impacts

sur ses développements et épanouissement. Il est clair qu'une étude plus fine permettrait de se centrer davantage sur une forme particulière de maltraitance.

ELEMENTS DE VULNERABILITE

L'environnement social

Sans entrer dans un débat de société, il y a lieu d'évoquer en priorité ce facteur qui contribue à précipiter et/ou à maintenir le risque de maltraitance ; il s'agit du contexte qui entoure un système familial et dans lequel celui-ci s'inscrit.

L'humain interagit avec son environnement, il en est dépendant tout en le modelant en retour. Certaines conditions, qui ne sont pas nécessairement extrêmes, alimentent, entretiennent le marasme, l'atteinte de l'estime personnelle et les capacités de socialisation. Il est clair que chaque individu et chaque système familial présenteront une sensibilité différenciée par rapport à l'environnement sociétal en général. On peut difficilement comparer les conditions de vie d'une famille de l'Europe occidentale, de l'Amérique latine ou de l'Afrique centrale. Ce que les uns dans une partie du monde tolèrent et intègrent devient intolérable et aliénant pour d'autres à l'autre coin du monde. Si ce constat est aisé à établir parce qu'il considère des écarts en termes culturels, économiques et géopolitiques, bien des difficultés apparaissent quand on se centre sur une région en particulier où les différences flagrantes apparaissent sitôt le coin de la rue passé ! En effet, comment s'épanouir et établir des relations adéquates au sein de la famille lorsqu'on est préoccupé par le sort du lendemain, que l'on tente de survivre ou d'obtenir un statut lorsqu'on est exclu, stigmatisé, déraciné, rejeté... Cette existence est probablement encore plus insoutenable quand on sait que l'autre (son voisin) ne rencontre pas la même précarité.

Il y va d'une responsabilité collective de veiller à mettre en œuvre les conditions de respect de la dignité de chaque humain. À défaut de combattre l'individualisme, nous entretiendrons ce qui participe au non-respect des plus fragiles de la société, c'est-à-dire entre autres les enfants (Brissiaud, 2001 ; Tilmans-Ostyn, 1999).

La place de l'enfant dans le sujet maltraitant

Penchons-nous alors sur le parent concerné par « l'agir maltraitant » en considérant à partir de lui les autres protagonistes et les éléments contextuels ainsi que leurs perspectives diachroniques. Quelle est la place de l'enfant ? Cette question ouvre celle de l'altérité. Ainsi, l'enfant réel confronte son parent avec sa part d'imperfections, d'insatisfactions, de provocations. L'enfant est indéniablement source de déception, de colère et d'énervement. De plus, au-delà de leur plus ou moins grande défaillance, par leur statut et leur place dans le système familial, certains enfants





interagissent activement dans le processus maltraitant. Et, d'emblée, le rapport de force inégal facilite le passage à l'acte.

Cela étant dit, l'enfant est loin d'être toujours désiré ; il est dans bien des cas le fruit d'un événement « accidentel » ou violent. L'enfant ne peut alors que réactiver symboliquement et réellement la blessure, d'autant quand le parent procède par clivage et tente de nier cette part de haine qu'il adresse à celui qui l'a intrusé et lui a laissé ce « message » de destruction. Quoi qu'il en soit, la plupart des enfants, comme le mouvement incessant de la mer, manifestent un élan vers leur origine à la recherche d'un lien, d'une reconnaissance, au détriment parfois de leur propre intégrité. C'est ainsi que certains, placés en institution par mesure de protection, mettront en échec tout projet thérapeutique, répétant inlassablement leur unique volonté de retourner chez leur parent. Ces attitudes semblent plus marquées lorsque l'adulte a établi un lien sur un mode chaotique, désorganisé, où la relation connaît une oscillation par l'inconstance de l'investissement et de l'adéquation parentale à l'égard de l'enfant (Mouhot, 2001).

Dans les traumatismes chroniques, certainement quand l'enfant est très jeune, il ne différencie guère les mondes intérieur et extérieur et ne peut intégrer sur les plans cognitif et affectif les raisons de la violence à son égard. Lui qui attend de la constance et de la cohérence, il doit faire face aux comportements par lesquels son intégrité psychique et physique est mise à mal. Cette situation incompréhensible génère en l'enfant ce qu'on appelle une « culpabilité primaire » dans le sens où il se voit et se vit comme mauvais ; état qu'il ne peut qu'accepter en s'y résolvant. Ultérieurement, au fil du temps, il refusera que l'on soit bienveillant et adéquat avec lui étant donné qu'il a commencé l'existence avec une distorsion des liens : l'enfant est troublé. Il connaît une confusion entre adéquation et toxicité relationnelle. L'enfant peut également être traversé de pensées sacrificielles, se soumettant, adoptant une position passive pour « sauver le parent ». Il peut également éviter de penser, pris par le mécanisme de sidération que les tests estimant le quotient de développement objectivent rapidement (Brunet-Lézine par exemple). Berger et son équipe attirent l'attention sur le dépistage précoce des troubles de l'attachement en insistant sur la mise en place de temps évaluatifs rigoureux (Berger, 1987, 2004 ; Bonneville, 2003).

Ainsi, l'observation fine du jeune enfant et la passation de tests mettent en évidence les processus défensifs que le sujet établit pour bloquer la pensée. L'enfant pris dans de telles constellations risque à l'âge adulte de répéter le traumatisme, le jouant dans une finalité de réévacuation de l'objet premier. Le cycle de répétition s'enclenche et il devient ardu d'en définir avec précision la source première. Le phénomène cyclique peut être renforcé par une éventuelle addiction sous-tendue par la part d'excitation liée à une modalité interactionnelle violente. En consultations, nous rencon-



trons ainsi des enfants terrifiés, indifférents, aux repères spatiotemporels perturbés, qui présentent un « gel des sentiments » marqué entre autres par l'évitement du regard et la pauvreté expressive du visage.

Par ailleurs, le parent peut entrevoir dans l'enfant une portée symbolique, négative et signifiante d'autres enjeux. Des dimensions imaginaires sont puissamment activées quand l'enfant perd aux yeux de l'adulte sa qualité de sujet propre pour devenir le prolongement fantasmatique d'un autre. L'autre, cela peut être le parent lorsque l'adulte voit en l'enfant le sujet adoré ou le bras armé de l'ex-conjoint ; dans une autre portée, il rappelle une autorité parentale disqualifiante violente. Le droit à la revanche s'affirme alors sur une légitimité destructrice que le parent nourrit, étant donné qu'il a accumulé tout au long de sa propre existence des blessures narcissiques parfois renforcée d'atteintes de son intégrité physique.

Comme le soulignent de nombreux auteurs (Barudy, 2003 ; Hayez, de Becker, 1997 ; Haesevoets, 1997), la dimension du don est pervertie dans l'inceste. Ici le parent donne à l'enfant des expériences inadaptées à son âge et à son statut. L'enfant, s'il ne semble pas traumatisé sur le moment, sera plus que probablement marqué dans l'après-coup. L'effraction intériorisée cause chez lui à tout le moins un trouble.

À la suite de Perrone (Perrone, Nannini, 1996), il y a lieu de penser que dans la maltraitance incestueuse, l'interdit s'est déplacé sur le langage. Les symptômes font du bruit à la place des mots. Il est clair que la mise en mots n'est pas sans risque. Van Gyseghem et Gauthier (1992) ont mis d'ailleurs en évidence un lien entre pulsion de mort et secret unissant de la sorte agresseur et victime. Le fait de garder un secret constitue en soi une protection contre la menace fantasmatique de destruction. Confier un secret c'est livrer en mots quelque chose d'innommable, en prenant un risque non négligeable car sitôt le secret révélé il ne remplit plus sa fonction protectrice.

Décrit par différents auteurs dont Laupies (2000), le mécanisme d'identification à l'agresseur est régulièrement évoqué chez l'auteur des faits de maltraitance. Nous l'avons déjà repris d'ailleurs. L'enfant ayant connu la violence dans son histoire, s'identifie pour une part à l'agent maltraitant et présente alors une auto- et une hétéro-agressivité. Le malaise ainsi généré alimente culpabilité et angoisse auxquelles le sujet ne peut pas consciemment donner une cause. Ultrieurement, l'enfant de ce parent sera le destinataire de la haine qu'il s'est appropriée. Cette victime devient alors le sujet blessé qui décharge sa rage et projette l'agresseur introjeté. On peut estimer que cette identification à l'agresseur s'appuie sur une loyauté de l'adulte envers son parent maltraitant. En agissant par identification, il montre qu'il n'est guère meilleur parent, qu'il ne vaut pas mieux que lui. Il maintient de la sorte un lien malgré tout avec ce parent qu'il peut par ailleurs idéaliser. Il occulte la réalité traumatique, il tente d'intérioriser un parent bienveillant.



L'aspect psychotraumatique d'un événement peut s'enkyster, s'encrypter au point où le sujet l'occulte et n'en parle pas ; l'effet de sidération évoqué plus haut va de pair avec la non-incorporation psychique, ne donnant pas accès aux représentations et au langage. Dans l'après-coup d'un traumatisme lié à la maltraitance, la victime d'agression s'identifie à l'agresseur, s'auto-accusant ne pas s'être assez défendue. Animé par la honte, se vivant comme coupable et donc en partie responsable, le sujet met en place un processus qui, d'une certaine façon, le préserve d'un rejet massif pour l'humain en général et des hommes en particulier. Si, au contraire, la victime se vit comme innocente et naïve, pleinement et totalement instrumentalisée par l'adulte, elle ne peut que se replier sur elle-même et voir son identité perturbée par le clivage (Darves-Bornoz, Degiovanni, Gaillard, 1995). Le discours bienveillant des professionnels et des membres de l'entourage qui accentue la dualité et la dichotomie perçue entre d'un côté l'adulte gravement inadéquat et de l'autre l'enfant victime et irresponsable renforce cette deuxième menace.

Quoi qu'il en soit, plus le traumatisme interviendra tôt dans le développement de l'enfant et sera reconduit, plus ce dernier intériorisera un lien sur un mode pathologique. S'en suivront des troubles de l'attachement avec désorganisation relationnelle et désorientation du sujet. Ces attachements caduques, perturbés précocement, constituent de réels « cancers du psychisme » dans leur volet affectif (Bonneville, 2003 ; David, 2004).

Si la violence est manifeste quand l'adulte s'en prend directement à l'enfant, n'omettons pas toutes ces situations où l'enfant est témoin de l'agression d'un parent sur son conjoint, et dont les répercussions traumatiques sur l'enfant sont tout aussi présentes.

L'enfant pris à parti dans une relation inadéquate ne concerne pas seulement celui de la relation objectale. Des auteurs comme Brissiaud (2001) et Tilmans-Ostyns (2004) ont insisté sur l'enfant emmuré, enfoui dans le parent maltraitant. Ce sujet-là, cet enfant-là est peu accessible et la souffrance qu'il a captée souvent de façon tacite va se retourner sur l'enfant réel ; la rage se déverse alors sur ce sujet présent en face de l'adulte servant de surface de protection au traumatisme antérieur. Lorsqu'il s'en prend avec violence à l'enfant en face de lui, l'adulte ne réalise pas qu'il maltraite un autre enfant, bloqué qu'il est dans son histoire traumatique ; il renvoie sa rage au parent qui l'a fait antérieurement souffrir. On peut estimer qu'il y a là une confusion de générations. La confusion est également présente quand l'adulte éprouve, d'habitude inconsciemment, le besoin d'un enfant idéal, réparateur de blessures de l'enfance ; l'enfant sert en quelque sorte de prothèse « narcissique ». Il est clair que dans l'établissement de telles relations, le mode relationnel est faussé, voire pervers. Au travers de ces distorsions, les patterns transactionnels dysfonctionnels vont se rejouer d'une génération à l'autre et ce, sous des formes diverses.



En se basant sur les travaux sur la loyauté, on constate, dans certaines familles, une inversion de rapport générationnel : l'enfant devient le parent de son parent, et ceci parfois à un très jeune âge. Par processus de parentification, il arrive qu'un adulte devenant parent et ayant subi la maltraitance répétée place son enfant dans une fonction parentale lui demandant inconsciemment, et parfois consciemment, d'assumer et d'assurer une responsabilité parentale... qu'évidemment les enfants ne peuvent pas occuper. Le risque est alors grand que ces enfants deviennent boucs émissaires et objets de maltraitance, portant en plus la responsabilité des problèmes familiaux et parentaux. Animés par la culpabilité et l'angoisse, ils s'épuiseront à tenter en vain de sauver la famille et « accepteront » en conséquence la maltraitance à leur égard étant donné qu'ils ont manqué à leurs finalités.

Les mécanismes de défaillance parentale

En intégrant les éléments évoqués jusqu'à présent, nous pouvons identifier ce qui appartient à ce que l'on nomme des carences de soins au niveau maternel et paternel et ce, en lien à certaines défaillances (Neuburger, 1997 ; Strauss, Manciaux, 1982).

Tout d'abord, il n'est pas rare que des parents maltraitants conservent au fond d'eux une nostalgie de l'amour qu'ils n'ont pas connu et qu'ils espèrent encore et toujours ; ils adoptent une attitude de « gourmandise d'affection », affamés d'amour qu'ils sont sans pour autant en prendre réellement conscience. Perdus dans l'espoir, véritables « puits sans fond affectif », ils vont droit à l'échec relationnel et aux attentes réciproques déçues. Devenus parents, ces adultes, qui d'habitude ont une faible estime d'eux-mêmes, développent une espérance démesurée de réparation affective de la part de leurs enfants. Dans ces constellations familiales, l'enfant doit correspondre à cette mission ou à ce rôle au risque de la « chosification ». Il arrive aussi que l'adulte s'approprie le projet existentiel de l'enfant, l'utilise comme substitut, comme prolongement de lui-même, tentant de se réaliser à travers lui. Le mécanisme de différenciation fait alors défaut et une menace fusionnelle peut entraîner l'utilisation du corps de l'enfant comme objet sexuel par un adulte carencé.

Si l'enfant ne correspond pas aux attentes et aux désirs du parent, ce dernier ressent la trahison et la frustration ; rejet, négligence et violence apparaîtront alors. Dans ces tableaux de grands dysfonctionnements relationnels, les enfants montrent à tout le moins des difficultés de socialisation, s'intégrant difficilement dans une vie de groupe et ne respectant guère les limites, entre autres sur le plan corporel.



Ainsi, lorsque des parents n'ont pas bénéficié durant leur enfance d'une fermeté bienveillante, l'insécurité génère une perturbation dans la connaissance des limites de soi et de l'autre ; les relations en général sont alors marquées par un défaut du concept de réciprocité et de la fonction d'autorité. Ces systèmes familiaux se marqueront soit par du laxisme soit par du totalitarisme. Vont apparaître des comportements de violence physique, de la négligence, qui feront le nid d'une dynamique vengeresse ultérieure alimentant un cycle de répétitions.

Par ailleurs, des auteurs comme Barudy (2003) ont montré, dans la suite de ces défaillances de fonction parentale, des troubles qui se situent au niveau de la hiérarchie et des frontières familiales. Dans les systèmes maltraitants, les limites hiérarchiques sont peu claires, mal définies et guère respectées. Le contexte est flou, les fonctions et tâches de chacun sont à peine explicitées et alimentent une confusion. Des mécanismes comme la parentification ou encore la délégation alimentent ces systèmes qui conduisent habituellement à de l'opposition et aux interactions conflictuelles violentes, parfois meurtrières. D'autres processus se mettent en place, comme des coalitions qui amplifient les confusions générationnelles, traduites par exemple par une proximité entre des grands-parents et les enfants, disqualifiant la génération parentale. Grandir dans un tel contexte amène de profondes perturbations de l'apprentissage relationnel du sujet.

Des systémiciens ont mis en évidence une autre difficulté au niveau des frontières que la famille établit en elle-même et avec le monde extérieur (Cirillo, Di Blasio, 1992 ; Perrone, Nannini, 1996). Schématiquement, il existe trois grands types de frontières intrafamiliales : celles qui différencient les individus entre eux, les frontières qui distinguent des sous-systèmes et enfin les limites qui séparent les générations entre elles. Chacune de ces limites frontières peut faire défaut, ce qui entrave l'autonomisation du sujet et/ou la cohérence d'un couple. Les perturbations des frontières se concrétisent de différentes manières et donnent lieu à certaines formes de structure familiale problématique. La famille chaotique est marquée par l'inexistence des frontières, la famille enchevêtrée paraît lorsque les limites avec le monde extérieur sont trop perméables, et la famille désengagée est la conséquence d'une rigidité de frontière.

Soulignons que, quand bien même un adulte ne peut développer suffisamment sa fonction parentale à l'égard de son enfant étant donné les souffrances psychiques invalidantes et qu'il y a donc lieu d'envisager une séparation prolongée, il est nécessaire à nos yeux de maintenir un lien, plus que probablement médiatisé, pour éviter l'idéalisation et le processus de clivage corollaire. Des lieux spécialisés existent qui permettent de trianguler la rencontre et à tout le moins de protéger l'enfant de certains mécanismes parentaux dommageables. En consultation, nous serons attentifs à maintenir une pensée différenciée et ce, en présence du parent,

pour reconnaître la réalité telle qu'elle est et éviter de la sorte le risque de fusion pathogène.

La liberté individuelle

À parcourir les éléments repris jusqu'à présent, on peut s'interroger sur le poids de nos racines sur le sujet ! Nous allons d'ailleurs aborder plus en détail ces questions. Soulignons toutefois dès à présent que de l'ensemble des facteurs de vulnérabilité qui participent au risque de répétition de la maltraitance, il n'y a pas lieu d'omettre la part de décision du sujet et donc sa liberté intérieure. Dans l'absolu, tout individu possède un champ décisionnel pour les actes qu'il porte à soi-même et à l'autre. Il y va, non d'un jugement de valeur, mais d'une reconnaissance du statut de responsabilité. Dans la majorité des cas, l'auteur de maltraitance est responsable de l'agression qu'il commet et répète. Il est clair que les circonstances viennent connoter le passage à l'acte, non dans une perspective d'atténuation de responsabilité, mais pour respecter la singularité de chaque identité et le contexte relationnel (Hayez, de Becker, 1997).

Dans une finalité de compréhension des tenants et aboutissants de la maltraitance répétée, tout en évitant de condamner de manière systématique ou de stigmatiser, nous tentons de remettre les auteurs dans leur humanité ; c'est-à-dire aussi dans leur choix d'avoir opté pour un acte et sa répétition. Le travail sur les transmissions et loyautés, quand il est possible, autorise la personne à s'interroger et à redécouvrir son espace de liberté et donc de capacité à déjouer la violence. Cet objectif idéal n'est évidemment pas de mise dans tous les cas ! La liberté intérieure trouve ses origines dans le tempérament de base de l'individu, noyau central du sujet, dépositaire du patrimoine et des multiples introjections réalisées. Mais là aussi d'innombrables facteurs interviennent dans sa constitution et sa constante évolution. On ne naît décidément pas tous égaux. Une question récurrente apparaît alors : sommes-nous si libres que cela ?

DISCUSSION : DEUX CONCEPTS QUI TRANSCENDENT LES REPETITIONS

Nous aurions pu intituler le paragraphe : pour en finir avec la répétition de la maltraitance ! Non sans une portée provocatrice, ce titre veut indiquer la perspective thérapeutique qui est la nôtre. Celle-ci mise sur la prise en compte centrale, dans l'accompagnement thérapeutique, des deux notions que sont la transmission et la loyauté.

La transmission

Dans toutes les civilisations et cultures, à partir d'un besoin, l'humain a exprimé un désir de transmettre. Nul ne peut échapper à la transmission qui est intimement liée à l'histoire de l'Homme. La violence n'est pas exclue du phénomène. Rappelons-nous combien les guerres les plus radicales





visent à éradiquer le patrimoine de son ennemi ou/et à se l'approprier. Dans nos origines européennes, la culture latine a extrait de la Grèce antique les éléments pertinents à l'élaboration de ses identités. Dès lors, nous ne pourrions connaître aujourd'hui notre histoire, si les générations ne nous avaient pas laissé des traces de ce qu'elles ont connu et appris. L'homme s'appuie sur cet héritage afin de poursuivre ses incessants progrès, tous domaines confondus. L'ontogenèse et la phylogenèse participent et traduisent le processus ; c'est ce qui départage l'humain de l'animal, qui ne possède rien de pareil à notre phénomène de transmission. Par l'instinct, l'animal intègre les choses nécessaires et utiles à sa survie ; le langage, la pensée soutiennent la transmission de l'homme. On ne peut qu'espérer qu'il enrichisse son patrimoine et sa culture, en négociant les apports plutôt qu'en se les appropriant avec force et irrespect.

Ainsi, si la transmission des processus psychiques d'une génération à l'autre n'existait pas, chacun devrait recommencer son apprentissage de la vie depuis le début, sans évolution ni développement possible. Donc, on ne peut et ne pas hériter des générations précédentes et ne pas transmettre. Dès sa naissance, l'enfant reçoit des messages singuliers tels que son nom, son prénom, son contexte socioculturel. Tout ce matériel possède des aspects positifs et négatifs, qui interfèrent à tout moment sur son identité. Si, idéalement, l'héritage reçu participe à la construction structurante du sujet, lui permettant de trouver une place et une fonction dans la société, il peut, à l'opposé, comporter un versant destructeur.

L'histoire et l'héritage familiaux façonnent le devenir de tout individu, sans que celui-ci n'ait la possibilité de remanier les données structurelles qui lui sont transmises. C'est là où d'aucuns pourraient parler d'une « connotation violente » de la transmission par le fait qu'il n'y a pas de liberté à proprement parler ; personne ne choisit de faire partie ou non d'une chaîne précise de générations. Une part d'héritage est imposée à chacun d'entre nous. Au-delà des aspects perceptibles socialement, les affects sont transmis, sans grand espace de transformation, à la personne qui les reçoit. La trace mnésique et les représentations de ces affects suivront un destin particulier dans l'inconscient du sujet, participant à son élaboration. De plus, le sujet existe bien avant sa venue au monde ; l'enfant est porté par des attentes, tant de ses parents que des générations qui les précèdent. Les adultes projettent donc sur cet enfant à venir, que ce soit sous forme d'attentes positives ou de prédictions négatives. Si les premières participent à la construction d'une réalité qui rend compte des origines familiales, les secondes renvoient au champ de la destructivité.

Ainsi, chaque génération ne peut échapper à devoir se situer dans un sens ou dans l'autre par rapport à cette question de transmission. À son propos, Ancelin Schützenberger (1999) distingue deux formes : la première, qu'elle nomme « intergénérationnelle », appartient au champ conscient du



langage. Cette transmission est donc parlée et donne les us et coutumes ainsi que les valeurs défendues par la famille. Par la seconde, largement inconsciente, transitent les secrets, les non-dits, les mythes familiaux qui sont transmis d'une génération à l'autre, sans être réellement élaborés. Cette transmission appelée « transgénérationnelle » sous-tend davantage les traumatismes, qu'ils prennent l'expression de maladies ou de dysfonctionnements en tout genre.

Par ailleurs, à la suite de Kaës (Kaës, Faimberg, Enriquez, Baranes, 2003), nous estimons que l'homme est confronté à deux contraintes, deux nécessités somme toute. Il a d'abord à se réaliser dans un projet singulier et unique, en d'autres termes à « gagner » son autonomisation ; il doit ensuite se situer comme maillon d'une chaîne générationnelle à laquelle il est assujéti. La chaîne donne libre cours à diverses associations : chaîne et solidarité, par exemple. Mais cette métaphore peut comporter un aspect péjoratif d'emprisonnement, ce qui rappelle les écrits de Freud (1913, 1920) quand il parle « d'héritage archaïque de l'humanité » pour évoquer la transmission des interdits, de la culpabilité liée aux fautes de nos ancêtres dont nous sommes les héritiers. Nous sommes de la sorte impliqués en tant que maillons, à la fois dépositaires et bénéficiaires d'une longue trame dont nous sommes partie constituée et partie constituante. De l'inconscient nous est transmis par la chaîne des générations à laquelle nous ne pouvons totalement échapper. Tout comme nous n'avons pas le choix d'avoir un corps ou non, nous venons au monde par le corps et par le groupe ; le monde est corps et groupe. Quoi qu'il arrive, nous sommes tous et sujet singulier et membre de groupe. De plus, Kaës et coll. conceptualisent la transmission dans ce qu'elle organise par essence, fondamentalement, à partir de ce qui fait défaut. En d'autres termes, le sujet transmet sa part d'insatisfaction, d'irréalisation, sa part de négatif aussi. Cette considération n'est pas sans rappeler également les propos de Freud quand il affirmait que le narcissisme de l'enfant se construit sur ce qui manque à la réalisation des rêves et désirs des parents.

Aujourd'hui, la réflexion se porte sur la transmission transgénérationnelle des traumatismes psychiques. Des auteurs comme Tilmans-Ostyn (Tilmans-Ostyn, 2004 ; Tilmans-Ostyn, Meynckens-Fourez, 1999) et Stettbacher (1991) ont montré combien un enfant peut devenir le dépositaire d'une souffrance qui ne lui appartient pas directement et dont il révèle la persistance. Ces auteurs analysent le phénomène de « résonance émotionnelle » qui se transmet d'une génération à l'autre. Ainsi, lorsqu'un événement rappelle, par un trait commun, le traumatisme non résolu plus ou moins refoulé de l'enfance d'un adulte, elle mobilise une énergie psychique particulière qui se dégage et se répercute sur l'axe relationnel en prenant des formes variées. Le traumatisme du passé, qui n'est guère élaboré et encore moins parlé, fait émerger un comportement qui traduit le mal-être généré par la situation présente. Quand un enfant est confronté



aux attitudes inhabituelles, sur le plan émotionnel, de la part de son parent, cela génère un sentiment d'insécurité pour lui. La conséquence est évidente : il va connaître l'angoisse, la tristesse ou encore l'agitation dans une finalité inconsciente de tenter de comprendre et de rejoindre son parent (Janin, 1996).

Dans le même ordre d'idées, si la transmission s'organise à partir de ce qui n'est pas advenu dans les générations précédentes, la maltraitance peut se comprendre comme une modalité d'expression et de positionnement par rapport au manque. On s'en prend à soi-même ou on se décharge sur l'autre. C'est ainsi qu'on constate que la maltraitance « tient au corps et au groupe ». Et certains estimeront qu'on maltraite comme on a subi, comme on l'a appris..., par l'acte et le passage à l'acte. L'héritage destructeur possède un haut degré de « transmissibilité », d'autant qu'il se véhicule surtout par le transgénérationnel. La transmission deviendra aliénante quant le sujet ne peut éviter l'emprise. Et comme il est impossible de ne pas transmettre et de ne pas recevoir en héritage, nous avons toujours de « l'autre » en nous, ce qui conduit à considérer la transmission comme élément participant inéluctablement au processus identificatoire.

Cela étant dit, le sujet, dans sa destinée propre, possède (heureusement !) un certain espace de liberté par rapport à l'héritage des générations précédentes. Quand il le décide et le choisit, selon ses ressources aussi, il effectue un travail d'appropriation, de réappropriation, puis, plus tard, de transmission d'un matériau personnel et familial à la fois. Il s'agit d'un vaste contenu d'informations relatives aux générations, ainsi que de leur modalité d'utilisation. Le champ de liberté individuelle se situe probablement dans l'exercice de configuration de l'héritage transmis que tout sujet réalise et adapte à sa propre évolution.

La transmission ne passe pas toujours par la parole ni par le dialogue entre les générations ; toutefois, des signes peuvent être observés et appréhendés dans la façon d'être de chaque individu. D'après Ancelin Schützenberger (1999), dans une famille, les enfants savent tout, surtout ce qu'on ne leur dit pas ! Ici, le terme « savoir » se rapproche davantage d'une perception que d'une connaissance précise. Quoique... !

Le passage intergénérationnel des inconscients personnels et familiaux amène également certains sujets à agir sans réellement connaître les tenants et aboutissants de leurs actes. S'appuyant sur les travaux d'Abraham et de Torok (1978), on peut estimer qu'il s'agit là de l'effet d'un secret qui, sautant parfois l'une ou l'autre génération, se révèle comme un fantôme sorti de sa crypte. Comme le précise Tisseron (Tisseron, 2004 a, 2004 b ; Tisseron, Torok, Rand, Nachin, Hachet, Mouchy, 1995), on distingue les revenants des fantômes : les premiers sont des morts qui reviennent hanter des vivants qu'ils ont connus et avec lesquels ils ont partagé de l'histoire ; les fantômes, quant à eux, désignent aussi des morts rendant



visite aux vivants, mais des vivants qui ne les connaissent pas. Si le revenant est reconnaissable par l'individu rencontré, le fantôme ne l'est pas. Lorsqu'une personne a vécu des événements traumatiques dans l'enfance qu'elle refoule, il se peut qu'elle soit, malgré elle, traversée par certaines images, que ce soit sous forme d'idées obsédantes, d'angoisses ou de cauchemars. On peut dire qu'elle est alors « hantée » par un revenant puisqu'elle sait que ses angoisses sont liées à un événement provenant de son passé. Ainsi, il arrive que le sujet soit en contact avec une situation qui, par l'un ou l'autre aspect, lui rappelle la scène traumatique pour que le revenant « se réveille et le trouble » (Calicis, 2006).

La transmission et l'histoire familiale constituent ainsi des événements majeurs dans la formation de l'identité ; par l'histoire, il faut comprendre le « roman familial » dans le sens d'un savant mélange de souvenirs, d'additions, d'oublis, de réalités. Il s'agit d'une part de subjectif intensément subjectivé ! Tributaires de notre contexte familial, nos choix sentimentaux, nos orientations professionnelles seront fonction des transmissions inter- et transgénérationnelles. Progressivement, les secrets, les non-dits, transmis d'une génération à l'autre, deviennent sources de souffrance ; celle-ci ne s'explique pas, elle s'inscrit, s'encrypte et s'enracine dans l'inconscient. À un moment, les projections parentales étant à l'œuvre, un enfant peut devenir bouc émissaire du système familial et la violence à son égard survient.

Un auteur comme Neuburger (1997) a également étudié le concept de transmission, en insistant certes sur le cadre familial, mais surtout sur l'acte de transmettre davantage que sur le contenu même à livrer. Neuburger introduit les notions de destins familial et individuel qu'il considère comme mythes fondateurs et qui président à la destinée des personnes et des groupes. En effet, le destin étant une création a posteriori, c'est uniquement dans l'après-coup que l'on décide qu'il existe et qu'il s'exprime à travers tel ou tel événement. Dans le champ de la maltraitance à enfant, existe-t-il la possibilité de « se défaire » d'une pareille destinée en ne répétant pas les comportements violents ? En consultations, quand on reparle des actes maltraitants, il n'est pas rare que les adultes confient un certain fatalisme, un manque de liberté tant dans l'acte que dans la pensée, étayé par l'accumulation de contraintes extérieures dont ils sont en partie responsables. Ces mêmes parents illustrent cette impossibilité de se dégager d'une destinée par le fait que, de génération en génération, les services sociaux « accompagnent » leur famille, sans grand résultat... Peut-être même d'ailleurs que la présence inefficace, voire néfaste des intervenants confirme et précipite la destinée malheureuse !



Les loyautés

C'est Boszormenyi-Nagy, par sa thérapie contextuelle, qui a conceptualisé la notion de loyauté dans le sens où un individu privilégie une relation au détriment d'une autre (Boszormenyi-Nagy, Krasner, 1986 ; Boszormenyi-Nagy, Spark, 1989 ; Heirneiman, 1996). Il développe la définition de loyauté au-delà des notions de respect de règle de l'honneur ou de conformité aux prescriptions de la loi habituellement attribuée à ce terme. La loyauté constitue une valeur réelle dans le sens qu'elle invite l'individu au respect de soi et de l'autre, dans un engagement pris au niveau relationnel ; elle l'implique dans un processus de probité et de fiabilité, qui participe à l'établissement de relations objectales constructives. Pour l'auteur, la loyauté régule les relations sur le mode d'une balance d'équité entre le fait de donner et celui de recevoir. À l'œuvre dans toute « transaction humaine », elle concerne certainement les liens familiaux dont en particulier l'axe vertical des générations. Ainsi, transmission et loyauté se rejoignent, se renforcent et positionnent tout individu dans une chaîne générationnelle dont il ne peut se démarquer. Soulignons-le encore une fois, on ne choisit pas son histoire, pas plus qu'on ne peut opter pour telle ou telle couleur de peau ou d'iris. L'implacable réalité génétique rappelle que nous provenons d'un lien déterminé à accepter une fois pour toutes. Demeure que l'on reste libre de se l'approprier ou d'en prendre distance, mais on ne peut le nier, au risque sinon de développer des manifestations pathologiques. Un écueil régulièrement observé consiste à ne pas reconnaître ces balances de loyauté et à répéter, sans prise de conscience, les « erreurs du passé ». Dans ces cas, la personne figée dans un rôle ou une fonction reproduit des attitudes déjà vécues par les générations précédentes, devant répondre aux obligations familiales. Les attentes de celles-ci peuvent induire des devoirs sur les générations suivantes et conduire, par processus de délégation, les enfants à s'empêcher de se réaliser pour eux-mêmes (Stierlin, 1979). Ces derniers peuvent connaître également des conflits de loyauté quand ils sont partagés entre des « tâches » (objectifs, projets...) incompatibles, opposées, demandées explicitement ou implicitement par des personnes affectivement importantes. En effet, la loyauté trouve sa source dans les liens originels dès la naissance de l'individu ; par le don de vie, une relation irréversible et asymétrique s'établit entre les parents et l'enfant. La notion de néoténie, qui rend compte de la prématurité physiologique et psychologique de l'humain à sa naissance, explique sa totale dépendance qu'il éprouve à l'égard d'abord de sa mère. Une dette existentielle envers celle-ci lie tout enfant bien au-delà de l'élaboration consciente qu'il peut en réaliser. Ainsi, quand bien même des relations familiales seraient totalement rompues, la loyauté continue à agir sans se traduire nécessairement par le versant de la fidélité d'ailleurs. Si les liens verticaux d'une génération à l'autre sont par définition asymétriques, les liens que l'individu tisse avec ses pairs ne sont pas d'office plus égaux ou égalitaires. Quoique d'habitude



réversibles, les relations au sein d'une même génération sont évaluées en reposant sur les balances de justice, de réciprocité dans les mérites et sur l'équilibre des dons. Ainsi, nous nous construisons à travers des dons reçus et offerts. Donateurs et donataires trouvent normalement un gain dans l'échange ; lorsqu'il donne, l'individu obtient lui-même dans le même temps un bénéfice personnel. Ce processus participe à une « légitimité constructive » tant qu'il respecte l'altérité et certaines limites de part et d'autre. En effet, le don n'est guère constructif s'il ne tient pas compte des besoins de l'autre, s'ils les excèdent, par exemple. Il y a lieu aussi que la balance du donner/recevoir soit symétrique, que chaque personne ait autant à donner et autant à recevoir que l'autre. Le processus doit se concevoir dans la durée, étant donné que la balance oscille constamment d'un temps de déséquilibre à l'autre. La loyauté agit par et sur le don, dans tout système relationnel au fonctionnement sain, étant donné la confiance dans l'expérience de l'échange lorsqu'on a reçu et donné. La loyauté familiale se structure à partir de l'histoire du groupe, de son mythe, de son équilibre interne et trouve une résonance chez chacun de ses membres. Ceux-ci héritent alors, selon une transmission propre, d'une manière de régler les dettes et mérites familiaux. Les loyautés verticales et horizontales vont se croiser durant toute la vie d'une personne et se cristalliser à des moments existentiels forts comme le mariage, la parentalité. Les conflits de loyauté apparaîtront lorsqu'il y aura opposition entre les deux types de loyauté. Pris dans un tel « nœud », l'individu peut se dégager de la tension par le versant psychosomatique ou le passage à l'acte, qu'il soit violent ou non. Le conflit peut aussi se radicaliser et conduire au clivage ; c'est l'exemple classique de l'enfant coincé entre ses parents qui se le disputent. Si les questions de loyauté sont parfois évidentes, quoique complexes à délier, certaines se montrent sourdes, tacites, invisibles... ou inconscientes pour le sujet concerné. Une loyauté de ce type peut consister à intérioriser une dette envers le passé, qui trouve alors son « remboursement » par la destruction de soi et/ou de l'autre.

Un autre cas de figure réside dans une forme de loyauté excessive, de « sur-loyauté », lorsque, par exemple, un enfant devenu jeune adulte souhaite prendre son autonomie sous le couvert officiel de son entourage et qu'il est en fait perçu comme déloyal, délaissant ses parents. Contradictions, messages paradoxaux, culpabilisation, représentent le « terreau » de situations où l'indépendance d'un sujet menace la cohérence du groupe. Quand, malgré tout, un membre d'une famille décide de rompre avec elle, le risque est grand qu'il s'acquitte de sa dette envers les générations précédentes en se tournant vers ses propres enfants, entre autres en les maltraitant. Afin d'« expier cette faute », il les confie alors aux grands-parents, par lui-même ou l'intermédiaire des systèmes sociaux, qui voient, dans ces derniers, un lieu d'accueil providentiel. L'adulte se soulagera, de cette façon, de sa dette envers ses parents. On peut estimer que la loyauté



« accroche » le sujet à son histoire, l'y enrachine... Ainsi, d'une certaine manière, plus nous avançons dans la vie, plus nous risquons d'être de moins en moins libres. Et, en accumulant au fil des générations les dettes et les mérites, se constitue un « grand livre de contes » et de comptes ! À chaque génération, l'on tente de garder ou de rétablir l'équilibre à partir de l'héritage reçu.

Mais, si une génération, malgré ses tentatives, ne parvient pas à ses fins, elle peut « passer la main » et déléguer la tâche à la génération des enfants ; la dette passe aux suivants. Boszormengi-Nagy a nommé ce phénomène « l'ardoise pivotante ». Les enfants se voient chargés de la mission de « rembourser les dettes » en lieu et place de leurs parents. Dans certains cas, ils se sacrifient totalement pour réaliser la tâche. Au-delà des termes utilisés qui ont une connotation mercantile et financière, on se situe clairement dans le champ affectif où la subjectivité règne en maître et induit malaise et quiproquo par l'utilisation massive des secrets et des non-dits.

Dans le prolongement du concept de loyauté, existe celui de légitimité qui définit une relation de confiance basée sur le respect et la réciprocité. Quand il y a rupture de lien, par exemple quand un parent abandonne son enfant ou rompt brutalement la relation, prend place une légitimité « destructrice » chez le sujet laissé pour compte. L'enfant confronté à l'adulte négligent, destructeur, voire violent, ne peut construire une relation d'échange, déçu qu'il devient à la longue de ne pas recevoir ce qu'il attend et espère légitimement. La rage vengeresse peut alors se substituer à la confiance bienveillante.

APPLICATIONS : L'ACCOMPAGNEMENT THERAPEUTIQUE

Mettre fin à la maltraitance en adoptant les mesures de protection à l'égard des mineurs d'âge nécessaires est en soi un temps incontournable dans l'accompagnement. D'autres écrits décrivent avec pertinence les multiples questions liées à l'axe de l'aide protectionnelle (Gabel, 1992 ; Haesevoets, 1997). Toutefois, on doit constater que ces démarches, aussi utiles soient-elles, ne suffisent pas à « enrayer » les cycles de la répétition ! D'ailleurs, l'éloignement de l'enfant maltraité, quand il n'est pas « travaillé » correctement, amène celui-ci à mettre en échec les mesures d'aide à son égard. Les puissantes loyautés amplifient les liens d'attachement même les plus déstructurés.

Dès lors, on ne peut entrevoir une piste thérapeutique intéressante que si, à côté d'actions posées dans le réel social, prennent place des rencontres de parole. Nous nous situons alors après la crise, c'est-à-dire dans une phase de traitement proprement dit. Les formats de rencontre individuelle et de famille se complètent habituellement pour autoriser une reconnaissance et une prise de parole sur les événements abusifs. Reconnaître et

nommer permettent un positionnement différencié qui distancie du lien d'emprise et de ses répercussions à court et long termes.

Au-delà d'une prise en charge des aspects d'un éventuel *Post Traumatic Stress Disorder*, l'on doit proposer un accompagnement spécifique ciblé sur les tenants et aboutissants des faits de maltraitance. Il n'est pas question ici de se centrer et de revenir continuellement sur l'aspect matériel de la réalité traumatique ou d'appuyer les culpabilités des uns et des autres ; il ne s'agit pas non plus d'adopter une attitude d'écoute, d'acquiescement bienveillant, dans une visée de soutien inconditionnel. On rencontre de-ci de-là des thérapeutes, très militants, touchés émotionnellement par les témoignages et qui, inconsciemment, alimentent le versant de victimisation de leurs jeunes et moins jeunes patients. Nous ne prôtons pas non plus les échanges dans lesquels les cliniciens reprennent, exclusivement, en écho les (dernières) phrases énoncées par les sujets qui les consultent. Par ailleurs, le cadre analytique strict ne semble pas approprié pour accompagner la majorité des personnes impliquées dans les dynamiques familiales maltraitantes. Mais alors, quelle attitude adopter ?

Parmi les différentes approches qui existent dans le domaine des psychotraumatismes, on peut citer le modèle de la perlaboration d'Horowitz (1992), qui s'est inspiré des travaux de Freud. Pour l'auteur, le travail proposé vise à modifier les plans cognitif et affectif, intrapsychique et relationnel, à propos de ce qui s'est produit dans le traumatisme ou dans la répétition de celui-ci tant par les actes violents eux-mêmes que par l'intrusion dans la pensée du traumatisme lui-même.

Le travail de perlaboration suppose de former de nouveaux schèmes en mettant en question les schèmes antérieurs, c'est-à-dire de rendre plus compatibles les conceptions que le sujet a de lui-même, du monde, avec les données qu'il a engrammées au moment du traumatisme et lors des événements corollaires qui ont suivi. Rappelons que ce qui fait trauma résulte du hiatus entre les informations apportées par les événements traumatiques et la conception du soi antérieure à ceux-ci. Encore faut-il qu'il y ait eu un passé « autre » ! Il est vrai que le modèle d'Horowitz s'applique d'abord aux victimes d'agression comme un viol par exemple. Le traumatisme ouvre une blessure narcissique qui ne cicatrise que par un processus de transformation de soi, de manière analogue à l'expérience de la perte et du deuil. Ainsi, la perlaboration d'un traumatisme peut être définie comme la mise en œuvre d'une transformation du soi tout comme l'endeuillé élabore la question de la perte.

La façon de se concevoir, de se penser avec soi-même et les autres, de reconsidérer le traumatisme est profondément analysée dans cet accompagnement thérapeutique rarement rectiligne en termes d'évolution. Les évitements, les « passages à vide », les souvenirs, les cauchemars sont autant de signes de souffrance liés au risque de débordement du travail de perlaboration.





Cet axe thérapeutique est intéressant car il ouvre à notre conception de l'accompagnement des traumatismes générés par la maltraitance. Notre approche vise à remobiliser chaque membre impliqué dans une famille dite maltraitante en se centrant sur les notions de loyauté et de transmission. Ce travail, de longue durée, tente de (ré)évoquer les forces à l'œuvre qui ont amené les uns et les autres à se situer dans une réciprocity relationnelle dysfonctionnante. En entretien familial, par exemple, nous invitons les parents à « faire parler » leurs propres parents sur des points simples et pourtant essentiels de toute vie familiale. C'est fréquemment l'occasion de permettre à des enfants d'entendre pour la première fois leurs parents « ouvrir une petite porte » sur leur enfance. La perspective n'est toutefois pas de vouloir lever le voile, par une forme « d'indiscrétion thérapeutique », estimant que ce qui est dit et su favorise une meilleure communication entre les individus. Nous privilégions cette mise en mots pour aborder les représentations et accéder à une distanciation des aspects liés aux mécanismes du passé, se rappelant que si les événements antérieurs appartiennent à l'histoire, les douleurs morales peuvent toujours être d'actualité. En invitant parents et enfants à parler, quand c'est possible et après préparation, des traumatismes (grands et petits) mais également des incompréhensions, des questions restées sans réponse, nous destigmatisons, sans la rompre, une loyauté au parent du parent, éventuellement décédé, inaccessible ou encore susceptible d'être rencontré.

Comme nous l'avons indiqué, tout individu est pris dans un maillage complexe de loyautés ; en commençant par un aspect, famille et thérapeute s'engagent à dégager les fils d'une pelote de nœuds, mais l'objectif est loin de vouloir tout dénouer (ce ne serait pas envisageable !), de tout rendre « lisse ». En nommant les « nœuds de loyauté » dans lesquels les individus sont pris, nous veillons au dégagement, au positionnement différencié : « Oui, mon père m'a battu, il avait ses raisons, mais il est mort, je ne veux pas savoir pourquoi. J'ai son caractère et je m'emporte vite... je tiens à mes enfants, mais je ne sais pas réagir autrement qu'en les frappant... c'est comme si mon père était en moi. »

Accéder à ce niveau de reconnaissance et de compréhension représente en soi une étape loin d'être négligeable ; nous n'avons pas pour autant mis fin à tout risque de répétition et il est clair qu'une élaboration doit se poursuivre aussi en des temps de rencontre individuelle en vue d'une plus grande autonomisation du sujet.

L'enfant, les enfants ne sont pas écartés de la réflexion commune. S'ils bénéficient d'un positionnement autre de l'adulte inadéquat, ils sont invités, selon leur âge et leur développement, à prendre part dans ce qui fait les enjeux actuels tant au niveau des affects que des représentations. L'utilisation de métaphores, de contes, qui dégage de la vie réelle, facilite l'expression de leur perception des places, les leurs et celles des autres.



La considération de plusieurs générations dans l'élaboration, leurs liens et interactions visibles et non visibles, indique l'implication de chacun dans la chaîne générationnelle.

Il n'est pas rare que l'on « tombe » sur des « blancs », des morceaux de chaînes manquants ; il est intéressant alors d'interroger les modalités établies par la famille pour couvrir les manques, ce qui a été rajouté, créé d'une certaine façon, pour éviter la rupture de continuité. Parfois, rien n'a été mis en place ; et plus un mythe familial est « troué », plus les individus sont « orphelins » d'une histoire, menacés qu'ils sont alors d'une angoisse d'abandon, d'une angoisse de perte de transmission.

Plusieurs générations se succèdent alors avant qu'un membre de la famille, on ne sait trop pourquoi, interroge son histoire et autorise de la sorte les uns et les autres à (se) comprendre. Mais voilà, tous les individus ne sont pas prêts à remettre en question non pas tant ce qu'ils sont dans leurs actes actuels mais ce qu'ils ont été, eux et leurs propres parents. Il est bien souvent ardu de poser un regard tout simplement réaliste sur un parcours de vie et de verser dans les regrets peu réconfortants. C'est là où le traitement prend toute sa quintessence, par « l'arrêt sur image » et surtout sur les actes et les mots qu'il propose.

POUR CONCLURE

On ne peut excuser la maltraitance et celle-ci n'est jamais une fatalité. À côté des mesures de protection des plus jeunes, les professionnels sont libres de postuler sur les compétences des individus et des familles en vue de modifier leur fonctionnement (Ausloos, 2004). Il est vrai que plus les membres d'un système familial accumulent des facteurs de vulnérabilité, plus le risque de répétition de maltraitance est élevé. À la suite de Kaës et coll. (2003), nous pensons que nous sommes tous reliés à une chaîne générationnelle à laquelle on ne peut totalement se soustraire. D'où découle la question : avons-nous la liberté de transmettre ce que nous souhaitons ? Transmission et loyauté participent à l'édifice de notre identité ; les rejeter ou les fuir demande une énergie qui ne servira qu'à l'illusion. On ne laisse pas derrière soi ses loyautés familiales. Le vécu de l'enfant adopté l'illustre à propos. Ainsi, on est toujours rattrapé par l'histoire dont on provient. Par ailleurs, nous savons que lorsque nous posons un acte relationnel quel qu'il soit, à visée constructive ou à portée destructrice, il recèle toujours une double finalité : vers la personne elle-même et vers le champ symbolique imaginaire qui en est corollaire.

Dans une visée thérapeutique, l'on ne peut que soutenir que le fait de ne pas reconnaître, ne pas énoncer, « ne pas parler la maltraitance » augmente la menace de chronicité ; moins on nommera, plus le risque de répétition augmentera. L'humain est de la sorte composé qu'il est traversé de forces homéostasiques renforcées, entre autres, aussi par la dépendance d'un



certain plaisir lié à la transgression. D'un jeu à deux acteurs (agresseur/victime), voire parfois à trois (agresseur/victime/sauveur), l'intervention thérapeutique propose un modèle à $n + 1$ protagonistes : agresseur/victime/sauveur/tiers, où ce dernier (le tiers) ouvre sur une lecture non seulement synchronique mais également diachronique des événements. La psychothérapie est un travail de mise en récit, d'historicisation selon Cyrulnik (2003). La mise en récit permet, entre autres, de réinscrire l'événement traumatique dans un processus historique, là où, auparavant, il était isolé, enkysté. Cette mise en mots, cette nomination, autorise de s'accepter avec les parties sombres de soi et d'articuler les zones clivées de l'affect.

Et n'omettons pas que l'enfant perçu comme résilient réalise le dépassement de ce qui fait traumatisme en y associant une énergie psychique réelle ; à trop banaliser le phénomène, on risque de nier le « prix à payer » pour la résilience et dans la suite d'être confronté, parfois bien des années plus tard, au retour du refoulé sous quelque forme que ce soit.

REFERENCES

- Abraham N., Torok M. (1978), *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion.
- Ancelin-Schutzenberger A. (1999), *Aïe, mes aïeux ! Liens transgénérationnels, secrets de famille, syndrome d'anniversaire et pratique du géosociogramme*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Ausloos G. (2004), *La compétence des familles*, Ramonville-Saint-Agne, Érès.
- Barudy J. (2003), *La douleur invisible de l'enfant*, Ramonville-Saint-Agne, Érès.
- Berger M. (1987), *L'enfant et la souffrance de la séparation*, Paris, Dunod.
- Berger M. (2004), *L'échec de la protection de l'enfant*, Paris, Dunod, coll. « Enfances ».
- Bonneville E. (2003), *À la rencontre du traumatisme des liens chez l'enfant placé*, DEA Faculté de psychologie Université de Lyon 2.
- Boszormenyi-Nagy I., Krasner B. (1986), *Between Give and Take : A Clinical Guide to Contextual Therapy*, New York, Brunner/Mazel.
- Boszormenyi-Nagy I., Spark G. M. (1989), *Invisible loyalties : Reciprocity in Intergenerational Family Therapy*, Levittown, Brunner/Mazel.
- Brissiaud P.-Y. (2001), *Surmonter ses blessures : de la maltraitance à la résilience*, Paris, Retz.
- Calicis F. (2006), *La transmission transgénérationnelle des traumatismes et de la souffrance non dite*, Thérapie familiale, Genève, vol. 27, no 3, p. 229-242.
- Cirillo S., Di Blasio P. (1992), *La famille maltraitante*, Paris, ESF.
- Cyrulnik B. (2003), *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob.
- Darves-Bornoz J.-M., Degiovanni A., Gaillard P. (1995), Why is dissociative identity disorder infrequent in France ?, *American Journal of Psychiatry*, 152 (10), 1530-1531.
- David M. (2004), *Le placement familial*, Paris, Dunod.
- Freud S. (1913), *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1998.
- Freud S. (1920), Au-delà du principe du plaisir, in *Essai de psychanalyse*, Paris, Payot, 1998.
- Gabel M. (dir.) (1992), *Les enfants victimes d'abus sexuels*, Paris, PUF.
- Haesevoets Y.-M. (1997), *L'enfant victime d'inceste*, Bruxelles, De Boeck.

- Hayez J.-Y., Becker E. de (1997), *L'enfant victime d'abus sexuel et sa famille : évaluation et traitement*, Paris, PUF.
- Heirneiman M. (1996), *Du côté de chez soi, la thérapie contextuelle d'I. Boszormenyi-Nagy*, Paris, ESF.
- Horowitz M.-J. (1992), *Stress Response Syndromes*, NJ, Jason Arensen, Northwale.
- Janin C. (1996), *Figures et destins du traumatisme*, Paris, PUF.
- Kaës R., Faimberg H., Enriquez M., Baranès J.-J. (2003), *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.
- Laupies V. (2000), *Les quatre dimensions de l'inceste : compréhension factuelle, psychique, systémique et éthique. Approche intégrative de la thérapie chez l'adulte*, Paris, L'Harmattan.
- Marcelli D. (2003), *L'enfant, chef de la famille*, Paris, Albin Michel.
- Mouhot F. (2001), Le devenir des enfants de l'Aide sociale à l'enfance, *Devenir*, 13 (1), 31-66.
- Mugnier J.-P. (1999), *Le silence des enfants : trois récits enchevêtrés d'une histoire unique suivis d'une nouvelle sans titre*, Paris, L'Harmattan.
- Neuburger R. (1997), *Le mythe familial*, Paris, ESF.
- ONE (Office de la naissance et de l'enfance) (2005), *Rapport d'activité 2005*, Communauté française de Belgique.
- Perrone R., Nannini M. (1996), *Violence et abus sexuels dans la famille : une approche systémique et communicationnelle*, Paris, ESF.
- Stettbacher J. K. (1991), *Pourquoi la souffrance ?*, Paris, Aubier.
- Stierlin H. (1979), *Le premier entretien familial*, Paris, Delarge.
- Strauss P., Manciaux M. (1982), *L'enfant maltraité*, Paris, Fleurus.
- Tilmans-Ostyn E. (2004), Le Petit Prince a dit... et les anciens l'ont entendu, *Thérapie familiale*, Genève, 2004, 25 (4), 417-432.
- Tilmans-Ostyn E., Meynkens-Fourez M. (1999), *Les ressources de la fratrie*, Ramonville-Saint-Agne, Érès.
- Tisseron S., Torok M., Rand N., Nachin C., Hachet P., Mouchy J.-C. (1995), *Le psychisme à l'épreuve des générations : clinique du fantôme*, Paris, Dunod.
- Tisseron S. (2004 a), *Les démons réveillés par les images*, in « Procès Dutroux. Penser l'émotion » (sous la dir. de Vincent Magos), *Temps d'arrêt*, n° 15, *Lectures*, coll. éditée par la Coordination de l'aide aux victimes de maltraitances, Bruxelles, p. 137-144.
- Tisseron S. (2004 b), Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter agir : le risque de la confusion, *Temps d'arrêt, Lectures*, coll. éditée par la Coordination de l'aide aux victimes de maltraitances, Bruxelles.
- Van Gyseghem H., Gauthier L. (1992), De la psychothérapie de l'enfant incestué, *Santé mentale au Québec*, 1992, XVII, 1, 1-11.
- Visart C. (2006), *Loyauté et transmission, mécanismes bénéfiques pour la famille et ses membres ?* Mémoire de licence en psychologie clinique, UCL.

